

FREDERIC BRILLION et GILLES LEGRAND présentent

JACQUES  
VILLERET

JEAN-PIERRE  
MARIELLE

DENIS  
PODALYDÈS

MARINA  
HANDS

Pour une victime,  
combien de coupables ?

# LES ÂMES GRISES

UN FILM DE  
YVES ANGELO

Scénario **PHILIPPE CLAUDEL** et **YVES ANGELO** d'après l'ouvrage "LES AMES GRISES" de **PHILIPPE CLAUDEL** Editions Stock © 2003  
Avec **MICHEL VUILLERET** **SERGE RIABOUKINE** **THOMAS BLANCHARD** **NICOLE DUBOIS** **AGNES SOURDILLON**  
musique originale **JOANNA BRUZDOWICZ** montage **THIERRY DEROCLES** image **JEROME ALMERAS** son **PIERRE GAMET** et **GERARD LAMPS** décors **LOULA MORIN** costumes **PASCALINE CHAVANNE** casting **TATIANA VIALLE**  
production **FREDERIC BLUM** post-production **EMMANUEL LEGRAND** une coproduction **EPITHETE FILMS** - **FRANCE 2 CINEMA** avec la participation de **CANAL+** et **TPS** et le soutien de la Région **ILE de FRANCE** et de la Région **LORRAINE**

[www.lesamesgrises-lefilm.com](http://www.lesamesgrises-lefilm.com)

LE MINISTRE DE LA CULTURE / LE MINISTRE DE LA REGION / LE MINISTRE DE L'EGALITE DU TERRITOIRE / LE MINISTRE DE LA JUSTICE



[www.lesamesgrises-lefilm.com](http://www.lesamesgrises-lefilm.com)



WARNER BROS. PICTURES

Présente

Une co-production ÉPITHÈTE FILMS - FRANCE 2 CINÉMA

Un film de

**YVES ANGELO**

# LES ÂMES GRISES

d'après l'œuvre "Les Âmes Grises" de Philippe Claudel

Aux Éditions Stock

avec

**JEAN-PIERRE MARIELLE**

**JACQUES VILLERET**

**DENIS PODALYDÈS**

**MARINA HANDS**



**SORTIE : 28 SEPTEMBRE 2005**

Durée : 1 H 46

[www.lesamesgrises-lefilm.com](http://www.lesamesgrises-lefilm.com)

**DISTRIBUTION**

WARNER BROS. PICTURES

© 2005 Warner Bros. Ent. Tous Droits Réservés

DISTRIBUE PAR WARNER BROS. PICTURES FRANCE

115/123, Av. Charles de Gaulle  
92525 Neuilly sur Seine Cedex  
Tél. : 01 72 25 00 00



**PRESSE**

B.C.G

Myriam Bruguere

Olivier Guigues

Thomas Percy

23, rue Malar - 75007 Paris

[bcpresse@wanadoo.fr](mailto:bcpresse@wanadoo.fr)

Tél. : 01 45 51 13 00



**Scénario** L'hiver 1917, dans une petite ville de l'est de la France. Les massacres dans les tranchées sont tout proches. Des soldats défilent, en route vers le front, conscients d'aller vers l'horreur face à la lente procession des mutilés et des estropiés qu'ils croisent sur leur chemin.

*Tout ce qu'on peut faire parfois avec la vie, c'est de feinter.  
Les peuples inventent les guerres, et les hommes les meurtres...  
Nous sommes des âmes grises, voilà tout. Vous, moi...  
tous ceux à qui j'ai fait couper la tête...*

**Destinat**

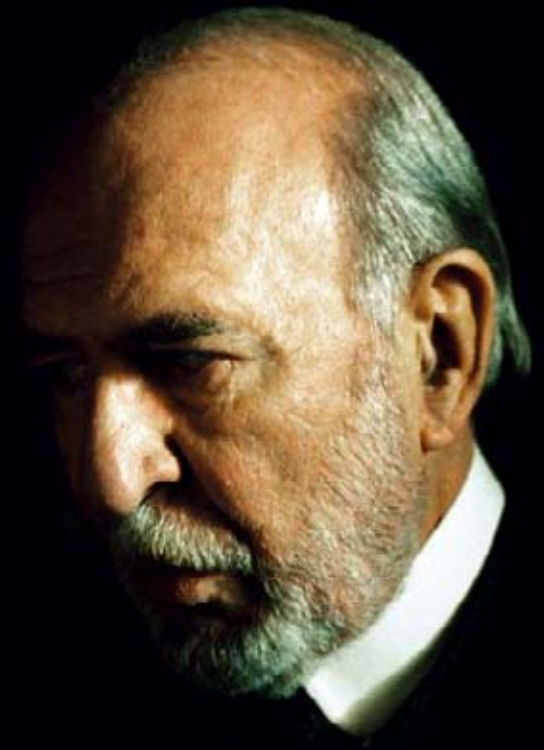


Une petite fille de dix ans est retrouvée noyée. Elle s'appelait Belle de jour et elle portait bien son joli nom. Autour de ce fait divers, plusieurs personnages inquiétants vont se croiser : Destinât, le procureur mystérieux, grand bourgeois austère qu'on a vu le soir du meurtre, le juge Mierck, cynique même dans les pires circonstances et le colonel Matziev, son inquiétant acolyte.

Effaré par ce qu'il découvre, un policier enquête, tout en vivant un drame personnel... Les visages de quelques femmes vont éclairer faiblement les abîmes où il descend : Clémence, sa compagne qui attend un enfant ; Clélis, l'épouse disparue du procureur ; Belle de jour, la victime innocente. Et Lysia, la lumineuse institutrice, dont le passage dans ce monde de folie sera si bref...

*« Je porte en moi la laideur de ce monde.  
Elle me remplit et me souille.  
Elle déborde dans mes jours. »*

Philippe Claudel, dans "J'abandonne" (Folio)



## Entretien avec YVES ANGELO



### Sur Philippe Claudel

Mes centres d'intérêt ont souvent été périphériques au cinéma. Et pour les scénarios, l'expérience m'a amené à préférer choisir mes collaborateurs chez des personnes qui n'ont rien à voir, professionnellement, avec le cinéma. Ils ont un regard particulier sur le concept même de scénario et une distance qui m'a toujours semblé intéressante.

Philippe m'avait fait lire les cent premières pages des "Âmes Grises", à une époque où l'histoire n'était pas encore développée. Il n'était même pas sûr de poursuivre ce début de roman. Mais j'ai tout de suite été troublé par l'atmosphère. Je ressentais comme une impression d'enfermement dans une pièce dont les murs deviendraient poreux à une moisissure qui, peu à peu, envahirait tout. Philippe Claudel a laissé son texte pendant un an, puis il l'a repris. Je

l'ai lu. Deux ou trois semaines après, j'ai eu envie d'en faire un scénario. J'ai commencé une vingtaine de pages et il s'y est remis, pour écrire un scénario. Le script était prêt six mois avant la sortie du livre.

### La production

On a proposé le scénario à un producteur, qui l'a fait lire à quelques autres. Refus unanime. Trop sombre. Trop de morts. Et puis Frédéric Brillion et Gilles Legrand d'Epithète Films l'ont lu et ont eu le désir de monter le projet, mais ça n'a pas été facile, à cause du sujet bien sûr, et aussi à cause de moi, dont les derniers films n'ont pas été des succès. On a tourné 46 jours, le film faisait 2h20 au premier bout à bout. Environ 30 minutes ont été coupées, très peu de séquences enlevées, mais plusieurs scènes ont été raccourcies, pour quelques unes avec difficulté.

**Lysia :** *Je n'ai guère de conversation.*

**Destinat :** *Mais moi non plus, je ne sais pas quoi vous dire. J'ai appris à me méfier des mots. Ils sont dangereux.*

**Lysia :** *Dangereux ? Mais pourquoi ?... Nous ne serions plus rien sans les mots,*

*que nous resterait-il d'autre ?...*

*En tous cas, je crois qu'il y a bien plus dangereux que les mots en ce moment.*

**Destinat :** *On peut faire mourir quelqu'un avec des mots très simples. Il n'y a pas que la balle ou le couteau. Vous ne croyez pas ?*

### Les thèmes du film

On ne montre pas le front (la présence de la guerre n'est montrée qu'à travers le son de la canonnade, les masques à gaz des enfants à l'école et la présence constante des soldats revenant du front ou y partant) mais l'histoire n'a de résonance que dans ce contexte, qui est capital, que ce soit le conflit 14-18 ou un autre. Encerclés par l'horreur, les habitants de ce village sont confrontés à la fois à un crime majeur - la guerre - et à un meurtre ordinaire. Il y a comme l'acceptation silencieuse d'une certaine forme du Mal, et pas d'une autre. (Lorsque éclate un conflit lointain et meurtrier, avec plusieurs dizaines de morts quotidiennement, tout ça devient bien vite quelque chose de banal, les exemples ne manquent pas, en ce moment même !) L'histoire pose cette question. Quel est le prix d'un être humain ? Et est-ce un prix égal pour tous ? Certainement pas. Elle montre aussi que chacun se débat avec sa propre histoire, et uniquement avec sa propre histoire, chaque peuple comme chaque individu.

### La culpabilité

La culpabilité vient-elle du désir de commettre la faute ou de passer à l'acte ? Autour de cette zone floue, la place peut être immense. Tout est basé sur cette interrogation. Et personne ne peut répondre. On peut dire que Destinat avait ses raisons pour supprimer ces deux femmes. Mais peut-être le hasard a-t-il aidé

son désir à se réaliser, pour l'institutrice comme pour la petite fille. Car rien dans le film n'établit de certitudes. On voit la marque au cou de l'institutrice, et Destinat tient le lacet. Il a caressé la joue de l'enfant le soir de sa mort, en la croisant par hasard au bord du canal. Ce n'est sûrement pas suffisant pour le donner coupable, mais peut-être l'est-il vraiment, comme le soldat déserteur peut l'être aussi. Peut-être ce procureur est-il allé au bout d'une idée absurde, qu'il exprime avec ces phrases récurrentes : « Elle n'a pas connu la laideur », « Le mal n'a pas eu le temps de l'approcher... » Mais l'histoire n'a pas de sens si on connaît le coupable. Même le comédien ne devait pas se dire « Je l'ai tuée » ou « Je ne l'ai pas tuée. »

### Destinat

Destinat, de toute façon, n'est pas clair. Même s'il n'a pas commis les meurtres, il a volé les lettres, caché le carnet de l'institutrice au policier, et y a collé ces photos des trois visages de femme... Finalement, entre ce vieil homme notable très brillant et le petit soldat qui était un violeur, la frontière est mince. On découvre que, au delà des racines, de l'intelligence, du hasard de la naissance, il y a, quelque part dans l'âme humaine, des profondeurs qui se rejoignent.

Destinat aurait été différent si la vie ne lui avait pas enlevé ce qu'elle lui avait donné, et que l'on comprend d'une certaine façon quand on découvre le tableau dans

son château : ces visages de femme côte à côte, ces figures qu'il ressasse comme un cauchemar obsessionnel. Enfermé dans sa solitude, il lit le carnet volé à l'institutrice avec une certaine complaisance, même pour s'y entendre appeler « Tristesse ». Comme un rêve, un étrange rêve d'imaginer sa femme (qui ressemblait si étrangement à cette institutrice au point que celle-ci apparaisse comme son double) lui parler d'outre-tombe à travers le visage et la voix d'une autre.

Cet aristocrate dans sa grande maison a un côté décadent, un peu désuet : ce vieil homme dans cette salle vide, avec des draps sur les fauteuils... Le château est à son image : il seffrite un peu. Entre les prises, Jean-Pierre Marielle disait parfois : « Comme c'est dur d'être cet homme là ! »

### Mierck

Le personnage apparaît d'emblée comme une ordure, un notable salopard, ce qui nôte rien à sa grande intelligence, même utilisée parfois de façon perverse. Il est toujours voyeur de quelque chose, afin de poser ou non son empreinte, à sa guise. Sa victoire sur Destinât vient de ce qu'il le laisse en dehors de l'enquête, uniquement pour savourer le fait de le lui dire. Savourer le pouvoir qu'on a sur quelqu'un sans le faire tomber, c'est sûrement un plaisir suprême. Il a son idée de la justice, liée peut-être aussi à une forme de justice de classe. En s'acharnant sur ces deux déserteurs, il pense ne commettre aucune faute, car pour lui ils ne sont que de la racaille. D'ailleurs il est troublant qu'il ne se soit pas trompé puisqu'on découvrira que l'un des deux était bien une crapule.

### Le policier et la scène finale

Pour l'expliquer, j'ai besoin de résumer l'ensemble : nous sommes dans un

contexte de guerre, avec une jeune institutrice qui a toute la vie devant elle, qui veut se rapprocher de l'homme qu'elle aime, alors qu'il est mort ; un vieux monsieur qui lui cache cette mort ; une petite fille assassinée ; des rapports entre notables exécrables, toute une gangrène qui ne cesse de croître... Un policier doit mener une enquête. Il est un peu lâche, un peu minable. Il vit avec sa femme, qui attend un enfant... Ça pourrait être la seule image de bonheur du film. Eh bien, la destinée le rattrape comme les autres, en semblant lui dire : « Tu n'es pas à l'écart de tout ça. Tu ne vas pas à la guerre alors que ton frère y va. Tu te planques un peu, mais je vais t'avoir, toi aussi. » On avait cru apercevoir un peu de lumière, et tout bascule à nouveau. Il perd sa femme, et se retrouve seul avec ce bébé. Ce bébé, il n'en veut pas, c'est évident puisqu'il n'a même pas été le chercher. On le lui ramène.

Dans le livre, il tue son enfant qui lui rappelle trop sa femme, comme Destinât a pu tuer l'institutrice et la petite parce qu'elles lui rappelaient la sienne. Dans un premier scénario, nous avions gardé la scène, où juste après le meurtre de son enfant, il expliquait tout au médecin, qui comprenait et ne le dénonçait pas.

Nous avons renoncé à garder cette fin parce que l'image pouvait verser dans la complaisance. Il était plus intéressant (et Philippe Claudel ne s'y est jamais opposé) que l'histoire finisse en revenant sur un être comme nous sommes tous au départ, un bébé qui vient de naître, qui ne connaît rien, qui est au tout début... mais au début de quoi ? Qu'est-ce que la vie, qu'est-ce que le monde va l'amener à faire ? À la fin de chaque désastre humain le monde crie toujours que cela ne se reproduira jamais plus, et tout ça recommence avec une régularité effrayante.

Ce policier prend son bébé, le pose, recule et ensuite s'avance. Cette avancée est comme un point d'interrogation. Non pas de ce qu'il va faire, peu importe. Cette avancée vers le bébé est notre avancée à nous, vis à vis de cet être tout neuf. Le film nous a montré ce qu'on a fait des êtres « neufs », tout au long de l'histoire de l'humanité : souvent une barbarie, je parle là bien sûr à l'échelle de l'histoire de l'humanité. Un éternel recommencement. Il ne faut pas oublier que le film démarre aussi sur un enfant mort. Et il se termine sur un bébé qui tend les bras, puis les repose. Il appelle, comme tout le monde appelle. Puis il repose ses bras. Qui sera capable de l'entendre ?

### Les silences.

Je ne pense pas que la parole soit superflue, mais souvent elle ment, alors que les regards et les silences ne mentent jamais. Quelque part, les mots appauvrissent. Le silence, c'est la mise à nu, c'est le miroir, la face cachée, la lumière... La relation de Destinât avec l'institutrice est la plupart du temps muette, comme une relation avec un fantôme, un souvenir ou un rêve. Mais dans le même temps, ce silence est aussi justifié par le fait qu'il lui cache la mort de son amant (Comme aussi, d'une certaine façon, le juge Mierck cache à la justice la rencontre du procureur avec l'enfant le soir de sa mort). Le silence peut aller jusqu'au malaise, tout en pouvant aussi aller jusqu'à une grande fusion. Et quand il y a fusion, le dialogue devient superflu. J'ai toujours été attiré

par les temps « morts », où l'on croit que rien ne se passe alors que c'est le contraire. Quand lors du dîner Destinât lève la main pour empêcher l'institutrice de parler, il ne fait que traduire cela, et quand il la regarde écrire à son amant déjà mort sur le bord du canal également.

### L'institutrice

À la lecture du livre, certains la voyaient fluette et blonde. J'ai préféré lui donner des yeux sombres pour ne pas tomber dans le côté icône diaphane des héroïnes qui sont par nature l'incarnation de la lumière. D'une certaine manière, ce personnage porte aussi le même égoïsme que les autres, parce qu'elle reste prisonnière de sa propre histoire. Quand elle embrasse le soldat mutilé dans la rue, elle rejoint par là davantage son amant que la douleur d'un être humain. Quand elle pleure sur le promontoire face à l'image des combats des tranchées, elle ne pense qu'à son amant, et non à tous les autres. Quand aussi elle demande aux enfants dans la classe d'écrire à leurs pères elle ne fait que prolonger à sa manière sa pensée obsessionnelle vers son amant. En vérité, elle n'est pas comme le supposait et le ressentait la petite élève dans la cour de l'école une héroïne de roman, (ou alors seulement, par anticipation, par rapport à sa fin tragique, qu'elle soit due au suicide ou à un meurtre) mais elle fait partie, à sa manière, de la même déclinaison de personnages qui jalonnent cette histoire et qui nourrissent, en vérité, davantage le récit du film que ne le fait l'enquête sur le meurtre.

### FILMOGRAPHIE

- 1994 LE COLONEL CHABERT
- 1997 UN AIR SI PUR
- 1998 VOLEUR DE VIE
- 2002 SUR LE BOUT DES DOIGTS

## Entretien avec PHILIPPE CLAUDEL

*LES ÂMES GRISES est le premier film adapté d'un de vos romans, mais c'est la deuxième fois que vous collaborez avec Yves Angelo. Comment vous êtes-vous rencontré ?*

C'était il y a 6 ans, au cours d'une émission de télévision. J'étais invité pour mon premier livre, "Meuse loubli", et Yves Angelo y assistait comme lecteur. Immédiatement après, il m'a proposé d'écrire avec lui. C'était comme si le cinéma me rattrapait car, à l'âge de 20 ans, à l'université, j'avais fait quelques films en super 8 et en 16 avec des copains. J'avais mis ça entre parenthèses pendant des années et soudain, Yves Angelo me proposait d'y revenir. J'ai hésité, puis on s'est revu très vite : une vraie amitié est née. Il m'a fait rencontrer des producteurs et, en six ans, j'ai écrit une dizaine de scénarios. SUR LE BOUT DES DOIGTS, au départ, c'était une idée qu'Yves avait amorcée avec Nancy Huston (co-auteur de VOLEUR DE VIE). Il m'a soumis un texte d'une dizaine de pages. J'ai découvert le travail à deux. Nous sommes devenus très proches, très complices. Il fait partie des deux ou trois personnes à qui je fais lire mes textes dès qu'ils sont finis. C'est ainsi qu'il a lu "Les Âmes Grises" un an avant la parution. Trois semaines après sa lecture, il a ressenti le désir d'en faire un film. Il a fini par me convaincre. Alors, j'ai écrit une version scénarisée et dialoguée, qui était prête avant même la sortie du livre.

*Mais elle est différente.*

C'est ça qui était intéressant : revenir dans le même noyau dur du mystère, avec une autre entrée, celle du cinéma. Yves Angelo et moi nous sommes assez

différents et très complémentaires. C'est une association très stimulante. On ne voulait pas calquer le livre, faire du grand spectacle, du pittoresque facile, mais aller au cœur des choses. On a un peu transformé les relations et la psychologie des grandes figures du livre. Destinât peut sembler différent, mais Mierck aussi. Un autre comédien que Jacques Villeret aurait pu faire un juge très monolithique. Lui réussit par moment à nuancer notre regard sur cet être absolument noir. Dans la scène où le colonel Matziev déshabille le petit Breton, Mierck, furtivement, semble effaré. Soudain, il prend une humanité qu'il n'avait pas à l'écriture.

En écrivant le livre, je ne pensais pas une seconde au cinéma, mais parfois, en traitant Destinât, il m'arrivait de songer à Alain Cuny. La rencontre avec Jean-Pierre Marielle m'a comblé et je connaissais le talent de Marina Hands depuis SUR LE BOUT DES DOIGTS. Elle avait aussi l'avantage de ne pas avoir un visage trop connu. Je peux dire que cela a été un film de belles rencontres. Il y a des passages que j'ai retravaillés en fonction des comédiens. Le réquisitoire du procureur au tribunal, je l'ai revu pour Jean-Pierre Marielle. Pour Jacques Villeret, j'ai rajouté la scène où il évoque sa chasse au guépard en Afrique. Et pour le policier, on voulait montrer que ce témoin de toute l'histoire, c'est nous. C'est un être banal. Denis Podalydès incarne cette « normalité » dans un monde devenu fou.

Marielle et Villeret étaient heureux de tourner ensemble et ils devaient se retrouver en mars sur un autre projet. Moi, c'est la première fois qu'un comédien m'inspirait à ce point : j'avais commencé



**Mierck**

*Il y a des années, j'ai beaucoup chassé, en Afrique. J'avais cinquante indigènes, au moins.... Des chasses comme vous n'en imaginez pas... Et durant toute une saison nous avons traqué un très vieux guépard.*

*Parfois je l'apercevais, et l'instant d'après, hop, il disparaissait comme un fantôme. Il occupait toutes mes nuits, une sorte de seigneur. Moi j'enrageais de n'être rien pour lui, n'est-ce pas, rien d'autre qu'un homme parmi d'autres hommes... Rien.*

*Et puis, un soir, je l'ai retrouvé près d'une mare.*

*Il buvait. Ah, il était là. Bien vivant.*

*J'ai encore la sensation de la gâchette sur mon index.*

*J'aurais pu le tuer, mille fois...*

*Il était si proche, si proche...*

**Destinât**

*Mais la sauvagerie n'est rien en définitive lorsqu'elle n'est pas soutenue par la haine. La haine, cet aliment froid, cet acide qui ronge la morale et la conscience, et finit par instiller, dans l'esprit de certains, cet étrange désir : tuer.*

*Tuer son semblable. Son semblable, c'est-à-dire celui qui est fait à notre image. Notre semblable.*

*Ce n'est pas à un inconnu, comme vous le croyez, que vous avez ouvert le ventre avec votre couteau ; ce n'est pas à un inconnu que vous avez tranché la gorge ensuite ; ce n'est pas dans le cœur d'un inconnu que vous avez pour finir plongé à quatre reprises votre lame, avant d'avoir essuyé votre arme dans l'herbe, comme si vous veniez de tuer un lapin ou bien un porc. C'est votre semblable que vous avez assassiné. C'est un homme. C'est vous-même.*

*Par votre geste, vous avez contribué à rabaisser l'humanité que vous portiez en vous, cette parcelle d'humanité que nous portons tous au plus profond de nous-mêmes, et dont nous sommes garants, comme d'un trésor inestimable, une infinie et fragile merveille. Vous avez souillé ça. Sans états d'âme. Vous méritez la mort. Car il n'est pas concevable que l'humanité continue à porter dans son sein celui qui l'a salie, celui qui a jeté la boue sur sa pureté et sur sa grâce.*



d'écrire une pièce pour lui. Il est mort pendant le début du montage. Je pense que sa composition, qui tranche tellement avec ce qu'on voit d'habitude de lui, impressionnera les spectateurs.

**Un critique du livre a écrit que, malgré le contexte de 14-18, ces "Âmes Grises" « n'avaient ni époque ni pays »**

Et cela m'a fait plaisir. En France et en Allemagne, on est tellement obsédé par nos guerres que, quand je voyage pour présenter le livre, les interrogations des journalistes portent surtout sur l'habillage historique. Mais, dans d'autres pays, il a été lu comme un livre parlant du monde d'aujourd'hui. Je l'avais écrit dans cet esprit là. Le thème est universel. Même au Japon, des lecteurs m'ont dit que le décor leur avait rappelé leur ville. La guerre, je ne la décris pas. Je fais entendre la canonnade au loin. C'est l'influence de films comme LA FÉLINE, de Tourneur qui m'ont sans doute suggéré ce procédé. Dans le film de Tourneur, on ne voit jamais la panthère. On l'entend, on voit des ombres. C'est bien plus fort que dans le remake de Paul Schrader ! Le vrai sujet du livre et du film, c'est notre ambiguïté, cette zone floue qui, dans des moments aigus, révèle chez l'homme quelque chose qu'on connaît, qu'on sait latent, mais qui devient plus exacerbé encore.

**La scène finale du livre est juste évoquée.**

On en a beaucoup parlé avec Yves Angelo. Je me suis souvenu d'un autre de mes livres, "Fabandonne", où la fin est également ambiguë. Une partie des lecteurs m'avait écrit : « Heureusement ça se termine bien. » ; une autre : « Mais c'est terrible. » On a décidé de montrer Denis Podalydès s'approchant du bébé. Pour ceux qui ont lu le livre, c'est clair.

Pour les autres, comprendra qui veut. J'aime les films dans lesquels le spectateur est aussi amené à créer.

**Comme le livre, le film a quelque chose de « russe ».**

Oui, beaucoup de critiques littéraires ont évoqué Dostoïevski et Gogol . La costumière est allée dans ce sens là, elle aussi. Denis Podalydès et Villeret, avec sa petite barbiche, semblent sortir d'un roman russe. Matziev aussi. D'ailleurs, il y avait plusieurs Matziev possibles. A un moment, je le voyais comme quelqu'un de très beau, un dandy qui ne parlerait jamais. Dans le film, j'ai ajouté à ses côtés le petit page qui joue au bilboquet. J'ai regretté ensuite de ne pas avoir eu cette idée pour le livre. A un moment, dans son attitude maléfique, il épate même le juge Mierck, qui trouve plus fort que lui.

**La mise en scène joue énormément sur les silences.**

Le dernier film qui m'ait emballé, c'est LAST DAYS, de Gus Van Sant. Je suis entré dedans immédiatement, séduit par cette absence quasi totale de paroles. Je viens également de revoir des passages de LA NAISSANCE DE L'AMOUR de Philippe Garrel. Dans une scène, un personnage est dans une chambre, tandis qu'une femme prend un bain. Puis il la porte et la couche sur le lit. Le visage de la femme est reposé, serein. Le plan suivant montre le même visage, fatigué, travaillé, épanoui d'une autre manière : on comprend alors qu'ils ont fait l'amour. En deux plans, tout est dit. Pour moi, le cinéma c'est ça. Mais un livre, ce sont des mots, c'est forcément bavard. Dans cette histoire, le mot est rare, il est « tangentiel », il est sur le côté, il « n'arrive pas à dire ». Plusieurs personnages n'arrivent pas à se parler. Voyez la scène du dîner entre Destinât et l'institutrice...



**D'après vous, qui a tué la petite ?**

Beaucoup de lecteurs ont écrit pour me poser la question. Le livre m'a donné le plaisir de flirter avec le genre policier tout en étant « à côté ». Car les romans policiers m'ont toujours un peu frustré : une enquête, un coupable, c'est trop simple. La véritable enquête n'est pas sur le meurtre, mais sur les hommes. On en a beaucoup parlé avec Yves Angelo. Mais c'était très important tout de même de maintenir cet élément de « captation » du spectateur, l'enquête policière, qui est comme un hameçon qu'on ne doit pas perdre de vue... puis de faire passer autre chose, entrer dans une autre dimension...

**Le juge Mierck et Destinât ont d'étranges relations.**

Mierck déteste Destinât, mais il le couvre jusqu'au bout. La scène de rajout du monologue sur sa chasse au guépard est fondamentale. Elle donne des pistes par rapport à cette attitude étrange qui consiste à épargner quelqu'un qu'on pourrait détruire, et par le fait à se sentir plus puissant que lui. Entre en jeu également une grande connivence de classe dans ce monde très figé. Avec le policier,

**Le juge**

*Vous nous quittez si brutalement. Nous ne comprenons pas, d'ailleurs. J'espère au moins que vous n'êtes pas souffrant...*

**Destinât**

*Je ne vous aime pas, Mierck. Je ne vous ai jamais aimé.*

la situation est différente. « Pensez-vous toujours que j'ai tué la petite de Bourrache ? » demande Marielle à Podalydès, qui se tait. Et Marielle conclut : « Vous ne me ménagez pas. » Il se passe quelque chose de ce genre entre Charles Vanel et Claude Giraud, dans une scène magnifique de "Un roi sans divertissement", de François Leterrier d'après Giono.

**Un de vos livres, "Le Bruit des trous-seaux", témoigne des onze années où vous avez été professeur à la maison d'arrêt de Nancy. Est-ce cette expérience qui vous a aidé à descendre dans ces profondeurs ?**

Je ne m'en suis rendu compte qu'après avoir fini le livre. J'enseignais dans un lieu où passent tous les détenus quels qu'ils soient, du voleur de scooter au triple assassin, un brassage humain incroyable...

J'y ai énormément appris, notamment sur cette zone étrange et brumeuse entre la culpabilité et l'innocence, la vérité et le mensonge. En prison sont détenus des hommes : c'est vous et c'est moi. Franchir le pas qui fait chuter, cela tient à si peu de chose parfois...

Propos recueillis par  
Bernard Génin

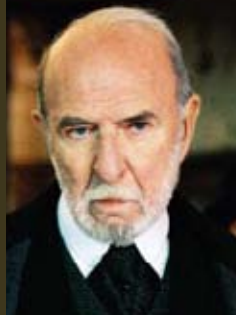


## PHILIPPE CLAUDEL

Né en 1962.

Agrégé de français. Choisit après les années de lycée d'enseigner à des enfants handicapés moteur, à la maison d'arrêt de Nancy, puis à l'Université de Nancy II (Anthropologie culturelle et Littérature). Devient en 2004, directeur d'une nouvelle collection de romans chez Stock.

Son roman *Les Âmes grises* - Prix Renaudot 2003, élu meilleur livre de l'année par le magazine Lire et Grand Prix littéraire des lectrices de Elle 2004 - a été traduit en 24 langues.



### Destinat

*« C'était un homme grand et sec, qui ressemblait à un oiseau froid, majestueux et lointain. Il parlait peu. Il impressionnait beaucoup. Il avait des yeux clairs qui*

*semblaient immobiles et des lèvres minces, pas de moustache, un haut front, des cheveux gris. »*

*« Un procureur au début du siècle, c'était encore un grand monsieur. Et par un temps de guerre, quand un seul coup de mitraille fauche une compagnie solide de gaillards prêts à tout, demander la mort d'un homme seul et enchaîné relevait de l'artisanat. »*



### Mierck

*« Le juge Mierck, sous son chapeau Cronstadt et ses allures repues de bonne chère, c'était un père sec. Les sauces au vin lui coloraient peut-être les oreilles et le nez, mais elles ne l'attendrissaient pas. »*



## LES COMÉDIENS



### Bibliographie

- MEUSE L'OUBLI**  
(Balland - octobre 2000)
- LE CAFÉ D'EXCELSIOR**  
Éditions La Dragonne, 2000.
- BARRIO FLORES**  
Éditions La Dragonne, 2000.
- J'AB ONNE**  
Éd. originale Balland 2000 /  
Éditions Gallimard Folio 2002.
- QUELQUES UNS  
DES CENT REGRETS**  
Éditions Balland, 2000.
- AU REVOIR MONSIEUR FRIANT**  
Éditions Phileas Fogg 2001 (essai).
- LE BRUIT DES TROUSSEAUX**  
Éditions Stock, 2002 /  
Éditions Livre de poche 2003.
- NOS SI PROCHES ORIENTS**  
Éditions National  
Géographique, 2002.
- LES PETITES MÉCANIQUES**  
Éditions Mercure de France, 2003  
(recueil de nouvelles  
couronné par le prix  
Bourse Goncourt  
de la nouvelle 2003).
- LES ÂMES GRISES**  
Éditions Stock, 2003.
- TROIS PETITES HISTOIRES  
DE JOUETS**  
Éditions Virgile, 2003.
- MIRBAELA.**  
Éditions Aencrages.
- LA PETITE FILLE  
DE MONSIEUR LINH**  
Éditions Stock, 2005.

## Entretien avec JEAN-PIERRE MARIELLE Le Procureur Destinat

*Connaissiez-vous le livre de Philippe Claudel ?*

Oui, je l'avais lu à sa parution, sans penser une seconde que j'incarnerais un jour Destinat. Quand on me l'a proposé, ça m'a fait un peu peur, mais j'ai senti une rencontre avec un personnage exceptionnel. D'ailleurs, sur le tournage, même quand on tournait dans les environs de Paris, j'allais à l'hôtel. Je n'avais pas envie de revenir dans ma vie personnelle. J'avais besoin d'être seul, de rester dans la situation, ne pas rompre avec une sorte de charme. Parce qu'il y a comme un « charme envoûtant » dans ce film.

Quand on se voit à l'écran, on est toujours un peu gêné. Personnellement, je n'aime pas beaucoup ça. On s'observe, on guette des petites choses qui n'ont pas grande importance. Mais là, je ne sais pas pourquoi, je suis entré dans l'histoire. Je me suis oublié complètement. Je n'ai vu que les personnages.



Lysia (off)  
*Je me sens bien dans cette petite maison. Le Procureur garde toujours avec moi*

*On vous propose rarement des personnages aussi graves.*

C'est peut-être le fait de prendre de l'âge. C'est arrivé au bon moment dans ma vie. Plus tôt, ça n'aurait pas marché.

*Comment se met-on dans la peau d'un homme dont on ignore s'il est coupable ou non ?*

Je ne me suis pas posé la question. Ça ne m'a jamais ni perturbé, ni influencé. Je jouais la situation. L'auteur ne le sachant pas lui-même... D'ailleurs, si on le savait, ça n'aurait plus d'intérêt. Il fallait faire confiance à la situation, ce qui n'était pas facile parce qu'elle peut sembler conventionnelle : un enquêteur, un suspect... Mais par moment, tout bascule dans des flambées de violence subites, comme dans cette scène brève où j'ai un mouvement de folie. Je pousse un grand cri, j'envoie tout valser. Ça, c'est une indication sur le procureur, cela donne une idée de ses possibles pulsions meurtrières...

*cette distance respectueuse, mais il ne manque jamais de se trouver sur mon chemin pour me saluer au moins une fois par jour. Hier, je ne sais pas si c'est la faute du froid, mais je crois bien qu'il a rougi. Imagine-tu cela, ce très vieil homme, veuf depuis si longtemps, rougissant comme une jeune ingénue.*

*En le regardant parfois, j'ai l'impression qu'il est en dehors de la vie, qu'il s'est trompé de monde. Il se dégage de sa personne une tristesse infinie. «Tristesse» c'est d'ailleurs le surnom que je lui ai donné.*



Cela montre aussi que tout le monde dérape, comme cet instituteur qu'on a vu devenir fou. Tous les personnages sont troubles, mais ils sont tellement vrais au départ. Yves Angelo, que j'avais connu chef opérateur sur TOUS LES MATINS DU MONDE, d'Alain Corneau, a remarquablement choisi les comédiens et les lieux : le château, la petite maison... C'est ça un metteur en scène. Un homme secret, avec une grande douceur, mais une main de fer. Très exigeant, mais tout se passe dans la douceur et sous un charme mystérieux. J'ai eu un immense plaisir à travailler avec lui.

*Comment vous a-t-il dirigé ?*

J'ai une théorie personnelle : la plus grande direction qu'on puisse donner à un acteur c'est de l'engager. Dès l'instant

où on l'engage, on ne peut pas le façonner, ou alors il faut en engager un autre. Chaque fois qu'on a essayé de me diriger, ça a été un échec. Il m'est absolument impossible d'interpréter un personnage si on m'explique avant qui il est. Je suis totalement démobilité. Je ne sais plus quoi faire. J'aime bien apporter moi-même ce que j'ai ressenti à la lecture du scénario. Après : tout ce qu'on veut, mais c'est la sensation première qui compte.

Quand Angelo me conseille, je l'écoute parce que je suis en confiance. Dès que je ressentais quelque chose, il me laissait aller au bout, et si je dérapais, il pouvait intervenir, avec beaucoup de délicatesse et d'intelligence, parce que c'est un homme sensible, qui « sent » formidablement les autres. Il n'impose pas, il essaye de trouver en vous ce qu'il



# JACQUES VILLERET

## Le juge Mierck



### FILMOGRAPHIE

2004	LES PARRAINS Frédéric Forestier	1998	LES ENFANTS DU MARAIS Jean Becker	LE BATTEUR DU BOLERO Patrice Leconte	
	LES ÂMES GRISES Yves Angelo		MOOKIE Hervé Palud	LE FILS DU MÉKONG François Leterrier	
	L'ANTIDOTE Vincent de Brus	1997	LE DÎNER DE CONS Francis Veber	1990	TROIS ANNÉES Fabrice Cazeneuve
	IZNOGOUD Patrick Braoudé	1995	GOLDEN BOY Jean-Pierre Vergne	1988	MANGECLOUS Moshe Mizrahi
2003	VIPÈRE AU POING Philippe de Broca	1994	PARANO Yann Piquer	LA PETITE AMIE Luc Béraud	
	MALABAR PRINCESS Gilles Legrand	1991	LA MONTRE, LA CROIX ET LA MANIÈRE Ben Lewin (II)	1987	L'ÉTÉ EN PENTE DOUCE Gérard Krawczyk
	LE FURET Jean-Pierre Mocky		LE BAL DES CASSE-PIEDS Yves Robert	DERNIER ÉTÉ À TANGER Alexandre Arcady	
2002	EFFROYABLES JARDINS Jean Becker		588, RUE PARADIS Henri Verneuil	SOIGNE TA DROITE Jean-Luc Godard	
2000	UN ALLER SIMPLE Laurent Heynemann		MAYRIG Henri Verneuil	SALE TEMPS Alain Pigeaux	
	UN CRIME AU PARADIS Jean Becker		LES SECRETS PROFESSIONNELS DU DR APPELGLÜCK Alessandro Capone	1986	LES FRÈRES PÉTARD Hervé Palud
1999	LES ACTEURS Bertrand Blier			BLACK MIC MAC Thomas Gilou	

*Ce qui est fascinant dans la guerre, c'est moins ce qu'elle montre que ce qu'elle dissimule, non ? Elle n'est qu'un théâtre où la machinerie a bien plus d'attrait que la scène. Tous ces rouages, ces poulies, ces mécanismes...*

*Nous vivons un temps d'expériences, un peu comme si l'homme une fois de plus avait décidé de repousser ses limites, quitte à s'ouvrir le ventre pour contempler ses entrailles...*

Mierck

1985	LA GALETTE DU ROI Jean-Michel Ribes	BÊTE MAIS DISCIPLINÉ Claude Zidi	1975	LE BON ET LES MÉCHANTS Claude Lelouch
	HOLD-UP Alexandre Arcady	A NOUS DEUX Claude Lelouch	1974	DUPONT LAJOIE Yves Boisset
1984	LES MORFALOUS Henri Verneuil	MAIS OU EST DONC ORNICAR? Bertrand van Effenterre		LES NAUFRAGÉS DE L'ILE DE LA TORTUE Jacques Rozier
	LES FOLLES ANNEES DU TWIST Mahmoud Zemmouri	UN COUP DE RASOIR (TV) Pascal Thomas		LA GUEULE OUVERTE Maurice Pialat (scènes coupées)
1983	DRÔLE DE SAMEDI Bay Okan	1978	JE TE TIENS, TU ME TIENS PAR LA BARBICHETTE Jean Yanne	TOUTE UNE VIE Claude Lelouch
	PRÉNOM CARMEN Jean-Luc Godard	MOLIÈRE Ariane Mnouchkine		SÉRIeux COMME LE PLAISIR Robert Benayoun
	GARÇON ! Claude Sautet	ROBERT ET ROBERT Claude Lelouch		LA CHOISIE Gérard Mordillat
	PAPY FAIT DE LA RÉSISTANCE Jean-Marie Poiré	LE PASSE-MONTAGNE Jean-François Stévenin	1973	UN AMOUR DE PLUIE Jean-Claude Brialy
	CIRCULEZ Y'A RIEN À VOIR Patrice Leconte	CONFIDENCES POUR CONFIDENCES Pascal Thomas	1972	R.A.S. Yves Boisset
1982	EDITH ET MARCEL Claude Lelouch	MON PREMIER AMOUR Elie Chouraqui		
	EFFRACTION Daniel Duval	MAIS OU EST DONC ORNICAR Bertrand van Effenterre		
	LE GRAND FRÈRE Francis Girod	UN BALCON EN FORÊT Michel Mitrani	1977	UN AUTRE HOMME, UNE AUTRE CHANCE Claude Lelouch
	DANTON Andrzej Wajda	1976	SI C'ÉTAIT À REFAIRE Claude Lelouch	NONO NÉNESSE Jacques Rozier
1981	LA SOUPE AUX CHOUX Jean Girault			
1980	LES UNS ET LES AUTRES Claude Lelouch			
	MALEVIL Christian de Chalonge			
1979	RIEN NE VA PLUS Jean-Michel Ribes			



## DENIS PODALYDES

### Le policier

Dans le livre, mon personnage est essentiellement littéraire, puisqu'il est le narrateur. Il se confond avec le texte, c'est une sorte de prisme à travers lequel on saisit tous les autres : il est l'âme qui reçoit leurs « effluves ». Conscient de qui sont Mierck ou Destinat, il ne sait, ne peut l'exprimer. Comme policier, il est catastrophique. Il déteste Mierck, mais il est incapable de se révolter contre un supérieur. Sur Destinat, il enquête à peine. Il s'échappe peu à peu de ce qui devrait pourtant le retenir, comme cet enfant à naître. J'aime beaucoup la scène où, de nuit, il va dormir chez le curé qui lui dit : « Vous allez être père ! » et lui, vague, ne sait que répondre oui.

On sait peu de choses de lui. À peine a-t-il un nom. En découvrant mon rôle, quasiment muet, je me suis dit que, pour la mémoire, ça serait tranquille. Quelques répliques ont été encore retranchées. Ça ne m'a pas frustré pour autant : j'ai tou-

jours rêver de tourner avec un Bresson, de jouer un personnage qui ne ferait qu'agir, en ne disant presque rien.

Par moments, c'est délicat. Après certaines prises, on ne se rend pas compte de ce que cela a produit. On a envie de dire, comme les enfants : « Je n'ai rien senti ». Après d'autres, au contraire : « Là, j'ai senti ». Quand on se voit ensuite, on se dit : « Là, je n'aurais pas dû battre des cils ». Car un battement de cil peut prendre une très grande importance dans un plan. Je me fiais au regard d'Yves, à celui de mes partenaires. Dans un tel film, un simple regard, un geste, ou un changement de position ont valeur de réplique.

J'ai été très heureux quand Philippe Claudel, un jour, sur le lieu même du tournage, s'est mis à écrire des phrases de voix-off, que j'ai aussitôt enregistrées sous une tente. Ça avait un petit côté improvisé... J'aime beaucoup l'usage de la voix-off au cinéma.

*se parlent à voix basse, s'accrochent à des images, d'autres encore tuent.*

*Peut-être Mierck avait-il raison pour le petit breton...*

*Peut-être le procureur avait-il tué la jeune institutrice et Belle de Jour comme on tue des fantômes.*

*Ou peut-être tout simplement était-ce le hasard qui les avait tué, en plaçant sur leur chemin un assassin ou une grande solitude. Car on peut mourir d'être seul, une heure, une vie, ou une nuit. Comme toi Clémence.*



#### Voix intérieure du policier

Carnet Lysia

*On s'invente des jeux pour survivre. Certains écrivent dans des carnets, d'autres*



#### Les comédiens

Jean-Pierre Marielle m'a beaucoup impressionné. Je me souviens d'un plan de nuit, quand l'institutrice vient de mourir. Je viens de constater la strangulation, je sors, et je tombe sur lui. Il eut alors un regard plein de larmes qui m'a fait peur et m'a bouleversé. Jacques Villeret aussi m'a étonné par sa précision. Il est particulièrement

formidable dans une scène, où je ne suis que spectateur : je lui amène Joséphine, qu'il va questionner avec Matziev. Il ne connaissait pas Agnès Sourdillon, qui a surtout travaillé au théâtre. Mais il a tout de suite deviné la grande actrice et il a sorti le grand jeu. De prise en prise, je les voyais monter en puissance. C'est un film sur lequel il a eu, je crois, un très vif plaisir de jeu.



#### Le costume

Yves m'a fait faire plusieurs essais, en commençant par l'uniforme de policier traditionnel, avec képi. Mais ça le gênait. On a procédé par retraits, pour arriver à cette silhouette où il

faut vraiment qu'il porte le brassard pour qu'on sache qu'il est policier. Quand la petite casquette a remplacé le képi, je ressemblais vraiment à Lénine ! Il ne manquait que les petites lunettes.



## Liste artistique

Destinat	Jean-Pierre Marielle
Mierck	Jacques Villeret
Policier	Denis Podalydés
Lysia	Marina Hands
Le Maire	Michel Vuillermoz
Bourrache	Serge Riaboukine
Le Floc	Thomas Blanchard
Joséphine Maulpas	Agnès Sourdillon
Barbe	Nicole Dubois
Colonel Matziev	Franck Manzoni
Belle de jour	Joséphine Japy

## Liste technique

Producteurs	Frédéric Brillion et Gilles Legrand
Réalisateur	Yves Angelo
Scénario	Yves Angelo et Philippe Claudel
Dialogues	Philippe Claudel
Musique originale	Joanna Bruzdowicz
Montage	Thierry Derocles
Casting	Tatiana Vialle
Directeur de production	Frédéric Blum
Décor	Loula Morin
Image	Jérôme Alméras
Son	Pierre Gamet
Mixage	Gérard Lamps
Costumes	Pascaline Chavanne
Post-production	Emmanuel Legrand

### Caractéristiques

RPCA : N° 109 634  
Copyright © Epithète films – France 2 Cinéma  
35 mm – Format image : 1/85  
Son : Dolby SRD  
Labo 35mm : Eclair  
Labo Vidéo HD : Digimage

Le roman  
est édité aux  
Éditions Stock



*Prix Renaudot 2003*

*Élu Meilleur Livre de l'Année 2003  
par la rédaction de LIRE*

*Grand Prix 2004  
des Lectrices de ELLE*

